

Guten Abend alle zusammen,

Buona sera a tutti,

Cette histoire est celle d'un homme trop jeune qui en a trop vu trop tôt, l'histoire d'un homme qui a vu se réaliser son rêve d'enfant. Cette histoire aurait pu servir. Servir à faire tomber les murs. Servir à explorer ce territoire stupéfiant : une pause dans la vie classique d'un homme d'affaires berlinois, un homme condamné à la réussite, une journée toute vide dans un tourbillon sans fond. Mon premier jour de libre.

Dis merci à la crise. Ne riez pas. Cette histoire, je vous l'ai dit, aurait pu faire tomber les murs. *Arbeit, Arbeit et Punkt-schluss*. On vous secoue, on vous dit stop, on vous dit d'écouter. Chut !, écoute : accomplis chacun de tes actes comme si c'était le dernier. Ne riez pas. La crise compte assez d'arguments pour raccourcir les semaines de moitié. Et vivre à double. *Du bist so wiederlich e-go-istisch !*, m'a-t-elle lancé. Au contraire, *meine Liebe*, au contraire.

Il y a des maisons bleues et jaunes sur la couverture. J'ai dans les mains *L'Art de l'oisiveté* d'Hermann Hesse, mon ami de toujours. J'ai dans les oreilles *l'Orfeo* de Monteverdi, mon premier ami. Je me dis que les siècles se ressemblent énormément. Je me dis que la meilleure manière de me venger de leur cacophonie est de ne plus leur ressembler. Alors je m'engage sur d'autres voies, j'écoute, je chante, et lutte ainsi contre l'urgence. *L'Art de l'oisiveté* est un bien-vivre durable. *Orfeo*, du bonheur intérieur brut.

Berlin. Direction Rome. Traverser l'Europe, de haut en bas, parce qu'il y fait un peu moins froid, pour refaire le monde avec un vieil ami qui y vit. Direction Rome, parce que mon père est originaire de Rome, même si je ne parle pas italien. *Scusa, papa*.

À l'origine, pas l'ombre d'une douce Eurydice. Plus simple que cela : pour aller où tu ne sais pas, prends le chemin que tu ne connais pas.

Rome pour cellule. Un espace limité compensé par un excès de temps. De la musique. Du temps pour comprendre ce que l'on a fait de moi : un cœur latin dans une cervelle nordique, des idées excentriques dans un étui régulier, un humour baroque dans un cœur classique.

Excusez-moi, je parle comme un vieux et vous êtes peut-être mes aînés. Mes paroles sont maladroitement ; votre langue n'est pas la mienne. Puissent-elles sonner comme... comme le chant d'Orphée : *Tu se' morta, mia vita, ed io respiro*. Tu es morte, ma vie, et je respire encore. Cette histoire est pleine de vie. Cette histoire est la mienne. Pour l'instant, cette histoire occupe un compartiment de l'Intercity de 23 heures 20. Sur les quais de la gare de Milan, je suis à l'écoute d'Orphée.

Rome, gare Tiburtina, 7 heures 30. Dès l'aurore, dis-toi : « je vais rencontrer un indiscret, un ingrat, un insolent, un fourbe, un envieux et un égoïste ». C'est fait.

Rome, quartier de Pigneto, 17 heures 30. La lumière du soir est belle. Des pins esseulés s'enflamment une dernière fois dans un ciel rose, un ciel d'automne. Sans me hâter, je déambule dans *la couronne d'épines qui entoure la cité de Dieu*,

comme Pasolini surnommait le quartier de Pigneto. Sur les toits, une forêt d'antennes métalliques. De la verdure en pagaille pour confondre les balcons. Soudain quelques gouttes et les clandestins sortent de chez eux pour vendre des parapluies aux délicieuses étudiantes du campus de La Sapienza. Il n'y a pas encore de Chinois dans le quartier de Pigneto. Il y a souvent des petits sièges à l'arrière des bicyclettes et des tables à langer dans les cafés. Des graffitis à hauteur de bras. Des faucilles, des marteaux. *Rifondazione comunista*. Une affiche pour une assemblée publique. Il a fallu que ce quartier populaire soit le seul à recevoir les bombes de la Seconde guerre. Notre guerre. Et la leur. Berlin. Rome. Je m'égare.

Dans le parc Roberto Almagio, on entend les retraités jouer aux boules. Les jeunes mamans sont à tomber. À Pigneto, Visconti a tourné *Bellissima*. Les retraités débattent avec d'amples gestes de la main. À Pigneto, Rossellini a tourné *Rome, ville ouverte*. Les retraités ont commencé la révolution. Les retraités donnent de leur temps et de leur énergie. Les retraités fabriquent du lien social. Les retraités sont en avance sur leur temps. Les retraités chantent des chansons que je ne comprends pas, mais autre chose me relie à eux : le quartier de Pigneto est le quartier natal de mon père. Comme lui, les gens aiment ici avec plus de fougue. Ils s'offrent à l'art plus souvent. Ils perdent le sens de la réalité plus facilement que nulle part ailleurs. Ton pays est celui où tu rencontres le plus de gens qui te ressemblent.

On traverse une rue biscornue, comme on peut, car les trajectoires sont imprévisibles, on entre dans un café enfumé, un café agité, un café en vie. Un peintre contemporain dit ce qu'il pense de son président à un peintre en bâtiment. Choquant, excentrique. Il suffit de frapper une pièce d'un euro sur le zinc pour se voir servir un café. Deux peintres prennent alors le temps de me raconter le quartier natal de mon père. Avec de larges gestes et des éclats de voix. Beaucoup de sensibilité. *Happy hour*. C'est alors une grande bouteille de Personi que nous partageons tous les trois. Puis une autre. Et une autre encore. La *porchetta* du patron se boulotte avec des cure-dents. La musique d'un vieux juke-box me retourne le cœur. Maintenant, exactement maintenant, j'ai envie d'être latin... autant que germain.

*

Le lendemain, dimanche matin, je voulais aller aux puces, sur les bords du Tibre, le long de la Via Portuense, entre le pont Sublica et le pont Testaccio. J'étais un être humain complet. J'avais Bach dans les oreilles et de l'amour plein la tête, un amour indéfini, mais aucun sens de l'orientation. J'ai pris le sud pour le nord et me suis retrouvé à quelques enjambées du Vatican. À l'heure de la grande messe.

La distribution d'hosties sur écrans géants. Des travaux de rénovation parrainés par une entreprise de télécommunication. Un obélisque ramené d'Égypte par un empereur tyrannique. Réunie sur la Place Saint-Pierre, la Chrétienté agite de petits drapeaux nationaux. Espagne, Pologne, États-Unis, France, Allemagne. Une petite

vieille d'Amérique latine est trop courte pour voir l'écran géant. Devant elle, un drapeau noir, jaune et rouge. Un couple s'embrasse. Un père obèse fait honte à sa fille. Des épaules nues un peu partout. Sur les pavés, une femme pauvre porte des hauts-talons pour la première fois de sa vie. Un pèlerin lit la bible. Il a une belle barbe avec rien sur le crâne. On ignore qu'il boite depuis mille kilomètres. Lui recule d'un pas, pour être bien cadré, et sourit. Lui fait un pas en avant et demande le prénom d'une jeune Ukrainienne qui sera sa femme l'an prochain et la mère de leur premier enfant l'an d'après. J'imagine la réaction d'un passant de confession musulmane. Quatre enfants jouent à faire fuir des pigeons. Ils sont dans l'Instant. Ils sont heureux. Un jeune Garde suisse fait de l'œil à une touriste anglaise. Elle lui adresse la parole. Il n'a pas le droit de lui répondre.

Soudain, au virtuel succède le réel. Exit les écrans géants. Le Pape apparaît en chair et en os sur le parvis de la basilique. On applaudit, on pleure, on crie. Le Pape parle italien, puis anglais, puis polonais, puis allemand. Son *Magnificat* a un léger accent bavarois. *Er zerstreut, die im Herzen voll Hochmut sind.* Il a dispersé ceux dont le cœur était orgueilleux. *Er stürzt die Mächtigen vom Thron und erhöht die Niedrigen.* Il a renversé les puissants de leurs trônes et élevé les humbles. *Die Hungernden beschenkt er mit seinen Gaben und lässt die Reichen leer ausgehen.* Il a comblé de biens les affamés, et renvoyé les riches les mains vides. *Magnificat anima mea Dominum...* La foule a des ressources que je n'ai pas et, bientôt, son enthousiasme me submerge. Je succombe à l'amour du prochain.

Dans le tramway qui me ramène à la Porta Maggiore, la tête en arrière, *Magnificat*, la tête contre la vitre. Bach comble mes oreilles. *Renversé les puissants de leurs trônes et élevé les humbles.* Les cinq voix qui me remplissent sont celles d'Orphée. On dit qu'elles déplacent les rochers et sauvent des Enfers. *Comblé de biens les affamés, et renvoyé les riches les mains vides.*

Comme vous, dans ce tramway, je ne fais enfin plus qu'une seule chose à la fois. Enfin immobile. Enfin à l'écoute. Il y a quelqu'un sur ma droite. Il y a quelqu'un derrière moi. Il y a quelqu'un devant moi. Écouter. Ne plus courir. Fermer les yeux.

Magnificat. Des pans entiers de mon passé y passent. Les résistances tombent. Je me souviens par exemple que le Mur, dont parle la gazette du jour, était une déchirure dans son cœur, un obstacle au bonheur. Il y a exactement vingt ans. La chute du Mur. J'avais dix-huit ans. Berlin-Est, Lichtenberg, au 16 de la Volkerstrasse, deuxième étage, porte de droite, tous réunis dans le salon, devant la télévision. Mon père avait éteint le poste. Mon père avait sorti de sa fourre un disque de Monteverdi. *Orfeo.* Mon père avait fermé les yeux. Mon père se balançait lentement, les bras ouverts, la tête en arrière, le sourire jusque là. Mon père pouvait enfin retourner chez lui. À Rome.

Dans le tramway, un quotidien abandonné sur le siège voisin. En page trois de *La Repubblica* du 11 novembre 2009, la fameuse photographie. 1989. Un vieil homme se fait déposer à Checkpoint Charlie. Lui et son Stradivarius. Un jeune homme le reconnaît. Il lui apporte une chaise. Le vieil homme se met à jouer du

violoncelle. Un cercle se forme autour de lui. Déjà les premières larmes sur les joues du jeune homme. Une suite pour violoncelle, Jean-Sébastien Bach, une suite joyeuse, « le seul choix possible à ce moment-là », dira-t-il plus tard aux journalistes. L'image de Rostropovitch jouant du Bach au pied du Mur a fait le tour du monde. Le jeune homme que l'on voit sur la photographie, là, tout à gauche, c'est moi.

Jean-Sébastien Bach, je ne comprends pas ta musique. Elle parle une langue étrangère. Mais autre chose me relie à toi. Tes couleurs sont indicibles. Pourtant, tu me parles de mes dix-huit ans, tu me parles de Monteverdi, mon premier ami, tu me parles de mon père, Giovanni.

Mstislav Rostropovitch, d'où tu te trouves, qu'en dis-tu ? Que raconte cette mélodie ? À quoi sert-elle ? Saurai-je, moi aussi, un jour, franchir le mur du son ? Dis-nous, Rostropovitch, la musique... fait-elle tomber les murs ? Sa douceur, finalement, est-elle réellement... invincible ?

BH / Novembre 2009